

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DES ETUDIANS.

Feuilleton des Annonces.

SAMEDI, 16 JANVIER, 1841.

CONDITIONS.—Le prix de l'abonnement à l'année est de SEPT CHELINS et DEMI (frais de port non inclus), payables 7/4. au bout de chaque mois.

Les annonces sont insérées aux prix et conditions des autres établissemens de cette ville.

Toutes communications doivent être adressées, franc de port, au propriétaire-imprimeur.

A VENDRE au magasin de cette imprimerie: livres et autres effets suivans:—

Mémoires du Marquis de Berwick, 2 vols. 8vo.

Histoire du Canada, 1^o & 2^o

do do 3^o

do do 4^o

do de France,

do Romaine,

do Ancienne,

do Sainte,

Cours d'Education,

Grammaire de Lhomond,

Instructions Jeunes Gens,

Cantiques des Missions,

Cantiques de Marseilles,

Testament double,

do simple, nouveau,

do do ancien,

Journée du Chrétien, dorée,

do do non dorée,

Semaine Sainte,

Livre de Vie,

Pensez-y-bien,

Neuvaine de St. Frs. Xav.

Tableau de la Messe,

Livre des enfans,

Paroissien,

Visites au St. Sacrement,

Alphabet double,

do do latin,

Grand Catechisme, Petit do,

Modern Geography,

Pinnock's History of Engl.

Carpenter's Spellings,

Table Books,

Picture Books,

Murray's First Book,

Perrin's Vocabulary,

Murray's Grammar,

do's Spellings,

Mavor's do,

Infants' Primer, &c.

Path to Paradise,

Poor man's Manual,

Johnson's Dictionary,

Common Prayer,

Papier à lettre, foolscap,

pott, plumes, encre noire et

rouge, canifs, crayons, livres

de compte, ardoises, cire à

cacheter, oublies, BLANCS

d'Avocats, Ecriteaux, &c.

Québec, 16 Janvier, 1841.

JOURNAL DES ÉTUDIANS.

PRIX : (PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.) QUATRE SOUS.

1^{re}. ANNÉE.]

Samedi, 16 Janvier 1841.

[No. 6.

SOMMAIRE.—Poésie :—*Les soirées de famille.*—*Le Portefeuille.*—*Femmes poètes.*—*Confiance des Musulmans en Dieu.*—*La Pipe.*—*Réflexions et Pensées.*—*Faits divers.*

POÉSIE.

LES SOIRÉES DE FAMILLE.

J'avais vingt ans : mon sang bouillonnait dans mes veines,
Sur mon front je sentais mille chaudes haleines,
Mes pieds impatients demandaient à marcher,
Mon âme, en flots vivans, cherchait à s'épancher ;
Il me fallait de l'air, du bruit, et de l'espace ! . . .

—Au foyer de famille abandonnant ma place,
Je renonçai bientôt au chaste intérieur
Où j'avois jusqu'alors concentré mon bonheur.
De mon père, si bon, le front devint sévère,
Je m'endormis, le soir, sans embrasser ma mère,
Et mes sœurs, renonçant à des liens rompus,
Pour leurs robes de bal ne me consultaient plus.
J'oubliai tout : j'allais, comme un Danaïde,
Versant les voluptés dans un cœur toujours vide,
Fou d'ardeur, et, cherchant sur des flots ignorés,
L'Amérique où tendaient mes desirs altérés.
Mes soirs, à la famille abandonnés naguère,
Je les consacrai tous au plaisir éphémère.

Nous allions, dans la nuit, près des balcons dormans
Pour de jeunes beautés murmurer de doux chants,
Ou bien, sous les tilleuls aux mobiles arcades,
A la lune, adresser de molles sérénades ;
Mais, plus souvent encor, dans de libres festins,
J'oubliais que la vie a de graves desseins :
Au milieu des chansons et des ébats folâtres,
Que le punch éclairait de ses flammes bleuâtres,
Nos nuits se consumaient, et, quand venait le jour,
Nous rentrions d'un pas furtif et le front lourd.

Mais, un soir, le remords me prit à l'improviste,
Et je voulus rentrer, mon père, seul et triste,
Auprès de la fenêtre arrosait quelques fleurs,
Et ma mère faisait broder mes jeunes sœurs.
Je m'avançai, sentant un embarras étrange
Et comme un visiteur qui s'excuse et dérange.
Dans le cercle, des yeux, je cherchai pour m'asseoir
Le siège accoutumé qu'on me gardait le soir ;

Mais (comme un doux usage en peu de temps s'efface !)
Entro mes sœurs, déjà, je n'avois plus ma place ;
N'ayant pas reconnu mon pas, comme autrefois,
Ma mère fut surprise en entendant ma voix,
Et son chien, qui pour moi jadis aboyait d'aise,
Alla, sombre et grondeur, se cacher sous sa chaise.

Mon père, alors, qui vit mon visage changer,
Me dit :—“L'absent, mon fils, est vite un étranger.
Vous l'apprendrez : d'oubli, toute chose est avide,
Le cœur ni le foyer ne souffrent point de vide,
Et si vous les quittez, n'espérez au retour
Ni le siège au foyer, ni dans le cœur l'amour.
Depuis six mois, par vous la maison délaissée
Ne vous reconnaît plus ; l'attente s'est lassée,
Et votre mère et moi, près de vos sœurs assis,
Nous tâchons d'oublier que nous avons un fils.

“ Pourquoi, pour le plaisir qui bruit et qui brille,
Pourquoi dénouez-vous les liens de famille ?
Dieu nous fit un devoir, lorsqu'il créa ces nœuds,
A nous, parens, d'aimer, à vous, fils, d'être heureux.
Votre joie est à nous, c'est notre bien suprême ;
Chercher qui vous amuse ailleurs, ou qui vous aime,
N'est-ce point nous ravir nos bonheurs les plus doux ?
Si nous ne vous servions, pourquoi vivrions-nous ?

“ La famille ! . . . Oh ! c'est là que les vertus grandissent,
C'est le soleil d'amour auquel les cœurs mûrissent ;
Société sacrée où la mère est le roi,
Elle enseigne comment obéir sans effroi,
Demander sans rougour, servir sans esclavage ;
Car son oncle, pour nous, est un apprentissage,
C'est le code du monde en deux mots résumé :
Savoir aimer soi-même et savoir être aimé !

“ Ne vous souvient-il plus, mon fils, de ces soirées
Où l'œil fixé sur vous et nos chaises serrées,
Ravis, nous écoutions quelque récit frappant
Que vous lisiez tout haut, en vous interrompant ?
Nous sentions s'allumer en nous les mêmes flammes,
En prenant en commun ce doux repas des âmes ;
Mêmes pleurs, même ris, mêmes pensers ! . . . Alors
Parmi nous s'exhalaient de merveilleux accords,
Et vibrant dans nos seins à la même secousse,
La lyre intérieure élevait sa voix douce !

Oh ! comme l'on s'aimait dans ces soirs d'abandon ! ..
 Quand ils n'irritent pas, les pleurs rendent si bon !
 Alors, mon fils, nos cœurs n'avaient qu'une racine,
 De tous vos sentimens je savais l'origine
 Et, nous tenant la main, dans le monde idéal,
 Ensemble nous marchions toujours, d'un pas égal.
 Mais, depuis qu'aux amours de foyer infidèle
 Vous avez délaissé la maison paternelle,
 Devant vous l'on se tait, l'élan est retenu ;
 Car, ici, votre cœur est comme un inconnu.
 — Oh ! reviens, mon enfant, au cercle domestique,
 Laisse qui n'aime pas vivre en place publique ;
 Connais-tu dans le monde un pauvre à secourir,
 Un front triste à bercer, un faible à soutenir,
 Oh ! cours, alors, mon fils (malheureux qui balance !) ;
 Consacrée au devoir, nous aimons ton absence ;
 Mais dans de vains plaisirs n'effeuille pas tes jours ;
 La vie est grave, enfant, et ses matins sont courts.
 Avant qu'un coup de mer t'emporte dans l'orage :
 Fais ton lest de vertu, raffermis ton courage,
 Apprends les amours purs sous nos paisibles toits ;
 Le temps d'épreuve arrive, et pour être, à la fois,
 Aussi fort qu'un géant, aussi doux qu'une femme,
 C'est dans l'amour, vois-tu, qu'il faut tremper son âme.
 Celui qui sait aimer, sous le plus lourd fardeau,
 Se relève à l'espoir pour aimer de nouveau ;
 Car c'est la vie ! Aimer ! ... le bien de là découle,
 Ce n'est que par le cœur que l'on sort de la foule,
 C'est la seule vertu qui de tout nous tient lieu ;
 Si Dieu n'aimait pas tant, il ne serait point Dieu. »

Ainsi parla mon père, et, muet, immobile,
 J'écoutais ! ... Je sentais sa parole tranquille
 Qui descendait en moi, et, comme avec la main,
 De mes purs souvenirs y réveillait l'essaim.
 Sans lever leurs regards, mes sœurs avec mystère,
 En brochant, essayaient quelques pleurs. ... et ma mère,
 Mains jointes, attendait avec un œil mouillé ! ..
 Alors, j'allai vers elle, et je m'agenouillai,
 Sans parler (le regret aisément se devine !) ;
 Je demurai long-temps penché sur sa poitrine,
 Et, quand je relevai mon front pâle et confus,
 Mon père souriait, mes sœurs ne pleuraient plus !

EMILE SOUVESTRE.

LE PORTEFEUILLE.

NOUVELLE.

I.
 C'était en 1823. Il faisait une de ces soirées si
 rudés au pauvre, qui, sans feu, sans pain souvent,
 n'a contre le froid et la faim, qui lui soufflent au
 cœur de mauvaises pensées, d'autre refuge que le
 sommeil. Une pluie de givre, fine et mordante,
 coupait l'air en sifflant ; les rues, couverte de neige,
 étaient enveloppées d'une brume épaisse que ne

perçaient qu'avec peine les lueurs rouillées des
 réverbères ; et si, de loin en loin, au milieu de cette
 nuit triste et sans voix, un piéton apparaissait
 comme une ombre le long d'un trottoir désert, il
 était facile de juger, à la rapidité de sa marche,
 combien il avait à cœur de gagner promptement un
 abri.

Dix heures sonnaient à l'église Sainte-Eustache,
 lorsqu'un jeune homme qui semblait en proie à une
 vive émotion monta précipitamment les quatre
 étages conduisant à une petite chambre de la rue
 Montmartre, et vint s'asseoir ou plutôt tomber tout
 haletant sur un fauteuil. Sa figure était pâle, son
 regard fixe ; son cœur battait avec violence. D'où
 venait, qu'avait vu, qu'avait fait ce jeune homme ?
 quelle était la cause de son trouble ? Avait-il,
 comme témoin ou comme acteur, joué quelque
 rôle dans un crime ? Non : il avait seulement
 heurté du pied la fortune sur sa route, il s'était
 baissé pour la ramasser, et maintenant il se deman-
 dait ce qu'il devait en faire. Le portefeuille qu'il
 tenait à la main, il venait de le trouver sur la
 neige il y avait à peine quelques instants, et en
 l'entr'ouvrant il l'avait vu plein de billets de ban-
 que. Le jeune homme était pauvre ; il pouvait
 devenir riche en gardant ce que le hasard lui avait
 fait rencontrer. Telle était la cause de son agita-
 tion. Il s'agissait pour lui de savoir s'il resterait
 honnête homme en cherchant le propriétaire du
 portefeuille pour le lui rendre, ou s'il s'enrichirait
 par un vol dont l'impunité et le secret lui étaient
 assurés.

— Que faire ? se disait-il dans une affreuse
 anxiété. Cette question, qu'il se posait sans cesse
 sans jamais la résoudre, le blessait comme un
 glaive à double tranchant : de quel côté qu'il
 l'abordât, son cœur saignait ; les mots *oui* et *non*
 se pressaient tour à tour sur ses lèvres, obéissant
 aux fluctuations de sa pensée. Cette lutte de sa
 raison qui lui disait : Reste pauvre pour rester
 honnête ; contre la passion qui criait : Deviens
 riche pour être heureux ! était du reste trop doulou-
 reuse pour qu'elle pût se prolonger. Un hasard
 sembla près de le sauver.

Au moment où un sophisme allait prévaloir sur
 les dernières objections de sa conscience, un cri
 lui échappa : son regard venait de s'arrêter sur un
 portrait dont les yeux lui parurent exprimer un re-
 proche. Ce portrait était celui de son père. Il se
 prit à songer à ce noble vieillard, qu'il avait vu
 deux ans auparavant mourir dans cette même
 chambre, pauvre, mais fier de sa pauvreté parce
 qu'elle était sans tache ; il se rappela ses conseils
 trop vite oubliés.

A ce souvenir, l'attendrissement le gagna, et
 quelques larmes saintes coulèrent le long de ses
 joues.

Mais cette émotion fut courte ; les tentations re-
 vinrent bientôt, et le jeune homme éperdu se jeta
 tout habillé sur son lit, appelant le sommeil à son
 aide.

Le sommeil ne vint pas ; mais les mauvaises
 passions continuèrent à lui parler tout bas, de leur
 accent le plus doux et le plus pénétrant.

Aussi, quand il se releva une heure après, il
 était calme ; le sang avait remonté de son cœur à
 ses joues ; il respirait librement. A la décision qui

brillait dans ses yeux, on pouvait deviner qu'il avait enfin résolu le fatal problème.

—Ce n'est point le hasard, s'était-il dit, qui a placé cette fortune sur ma route; je ne crois pas au hasard! c'est Dieu qui a pris mon désespoir en pitié.

—Que la volonté de Dieu soit donc faite! ajouta-t-il en s'efforçant de sourire.

Alors il s'approcha de son secrétaire, ouvrit le portefeuille en détournant les yeux, de peur d'y lire un nom qu'il ne voulait point connaître; et, après en avoir versé tout le contenu dans un tiroir, le jeta au feu.

Soixante-quinze billets de mille francs en étaient tombés.

Le lendemain, il partait pour l'Italie.

II.

Un mois s'était écoulé.—Dans une chambre à coucher placée sous les combles d'une maison de la rue du Mail, deux jeunes gens veillaient. L'intérieur de cette chambre était triste, pauvre, mais brillait de cette propreté qui est le luxe des malheureux. A la lumière douteuse d'une lampe, on pouvait apercevoir une jeune fille travaillant à un ouvrage de tapisserie, et un jeune homme copiant des expéditions. La jeune fille paraissait souffrante et abattue; mais ses yeux n'en demeuraient pas moins fixés sur sa tapisserie, ses doigts légers n'en mariaient pas moins les fils colorés sur une toile où était crayonnée une scène de Watteau. Le jeune homme travaillait avec ardeur; de temps à autre, pourtant, sa plume devenait plus lente, jusqu'à ce qu'un regard jeté sur la jeune brodeuse lui fit reprendre sa tâche avec une sorte de vivacité fiévreuse. Ce jeune homme était pâle; le travail, la réflexion, l'insomnie, avaient plissé son front, creusé ses yeux, et répandu une teinte maladive sur sa figure naturellement grêle. Quant à la jeune fille, elle avait quelques années de moins que lui;—seize ans environ; blonde, avec de grands yeux bruns, doux et mélancoliques sous leurs longs cils;—une tête de Greuze.

Elle dirigeait fréquemment ses regards vers une alcôve dont les rideaux étaient fermés. Tout-à-coup un de ces rideaux se souleva, et laissa voir un vieillard malade et amaigri.

—A boire, ma fille, murmura-t-il d'une voix plaintive.

La jeune fille se leva, donna à boire au malade, le baisa au front, releva doucement son oreiller, et vint reprendre son travail.

Minuit sonna.

—C'est assez veiller, Marie, dit le jeune homme; vous achèverez une autre fois cette tapisserie.

Il faut que je la rende demain, dit la jeune fille.

—Pourquoi cela?

Elle baissa les yeux sans répondre.

—Vous savez que je touche demain mes appointements du mois, reprit Eugène; nous aurons quelques jours de répit.

Elle lui tendit la main.

—Que vous êtes bon! mon ami. Quand mon père a perdu la place qui nous faisait vivre, et que le chagrin lui a causé cette terrible maladie dont il sort à peine, que serions nous devenus sans vous, mon Dieu?

—N'étais-je pas son neveu, Marie, son fils d'adoption? N'était-ce point à moi de le secourir? Ah! pourquoi ne puis-je davantage!... Mais allez prendre un peu de repos, Marie, je vous en prie.

La jeune fille cherchait évidemment à étudier la prière de son cousin; elle reprit:

—Avez-vous vu James, l'ami de votre frère?

—Oui.

—Et il ne sait rien sur le compte de Victor?

—Rien.

—Qu'est-il devenu? Ah! cet hiver nous a été fatal. Le malheur qui a réduit mon père à l'état où il se trouve et la disparition de Victor datent presque du même jour. Votre frère était bien triste la dernière fois que nous l'avons vu.

—Oui; l'ambition du siècle l'avait saisi. Il avait soif des joies dispendieuses de la vie folle de notre jeunesse dorée; il aimait mieux le plaisir que le devoir.

—Le malheureux! s'il avait cédé à son désespoir.

—Je ne le crois pas. Beaucoup disent: Je me tuerais; peu le font. Il aura plutôt cherché fortune hors de la France... pris le sac du soldat, peut-être.

—Puissez-vous devenir juste!

—Mais, au nom du ciel! ma cousine, retirez-vous. Il est tard; c'est à moi de veiller ce soir.

La jeune fille ramassa sa tapisserie, alla près de l'alcôve de son père qui sommeillait; revint à Eugène, lui tendit la main, puis sortit.

III.

Le pilote avait crié: Terre! et Victor débarquait à Marseille après un an d'excursions en Italie. Le soir même il roulait en diligence sur la route de Paris. Depuis son départ de Gênes, son esprit était plongé dans une lourde somnolence qui avait succédé à la lutte active de sa conscience contre ses tentations. Ce ne fut qu'au moment de rentrer dans la grande ville qu'il parut se réveiller. Il occupait seul le coupé; la tête à la portière, il aspirait l'air vif de janvier, et regardait passer les paysages monotones d'une grande route, sans aider les réflexions indélicates qui, pour ainsi dire, bondonnaient autour de lui.

—A quelle distance sommes-nous de Paris? dit une voix qui partait de l'intérieur.

—A trois lieues, répondit-on.

Victor tressaillit, se rejeta brusquement dans le fond de la voiture, et passa la main sur son front.

—Paris! déjà Paris! se dit-il. Déjà cette ville que j'ai faite, croyant échapper au remords. Est-ce un rêve? Ai-je bien vu l'Italie? Ai-je bien respiré l'air de son beau ciel? Eh quoi, mon Dieu! ni la beauté de la création, ni l'art, son fils sacré, comme l'a dit Dante, n'ont pu me guérir. Le cœur est-il donc le seul miroir qui puisse les refléter? Oui; et chez moi le miroir est terni... Oh! il faut laver cette tache, il faut réparer, il faut expier. Mais où? comment?... Le problème terrible, je ne l'avais pas résolu... Que faire?... que faire?...

Ainsi, dans le cœur de Victor, le repentir se mêlait au désespoir. Mais tout-à-coup la voiture s'arrêta: on était arrivé à Paris.

Il allait se diriger vers un hôtel, quand il s'entendit appeler; il se retourna.

—Bonjour, James! s'écria-t-il en reconnaissant un ami de ses plaisirs passés.

— Il y a mille ans que je ne t'ai vu !... On se perd si facilement dans ce Paris.

— J'arrive de voyage.

— Comme moi.

— Tu viens... ?

— D'Orléans ; et toi ?

— De Rome.

— En vérité ! dit James avec surprise ; c'est plus poétique... l'Italie... Et pourquoi ? et comment ? Je veux savoir tout cela... Je suis fou de l'Italie ; je veux que tu m'en parles ; ainsi je ne te quitte pas, je t'entraîne même.

— Où ?

— A table. Un déjeuner d'amis.

— Mais j'arrive, je suis brisé de fatigue.

— N'importe, tu viendras... J'ai fait... je ne suis quoi... comme une élégie, une ode... sur le *Campo-Vaccino*. Je veux ton avis, tes remarques. N'aie pas peur ; il y a tout au plus cent vers, et nous déjeunerons auparavant... Tu es à moi ; je t'en prie, je l'exige.

Victor cède ; cette bonne franchise d'ami déride son front, et le voilà marchant avec James, qui fait à lui seul une litanie de demandes en face desquelles il se hâte de mettre les réponses.

Au milieu de leur marche précipitée, Victor s'arrêta tout-à-coup au détour d'une rue, et sembla chanceler.

— Eh bien, qu'as-tu ? lui dit James.

— Quelle est cette rue ?

— Mais... la rue Traversière Saint-Honoré.

— Prenons un autre chemin.

— Quelle idée !... Nous arrives-tu d'Italie avec l'esprit superstitieux ? C'est la mode là-bas, dit-on ; mais ne crains rien : aujourd'hui c'est mardi, demain seulement sera le treize, et je ne vois ni corneille sur les toits, ni char funèbre à notre gauche... Mais tu es vraiment pâle... je ne ris plus... Qu'as-tu ?

— Rien, répondit rapidement Victor. Et il continua à marcher,

Après quelques pas, il s'arrêta de nouveau, comme s'il eût reconnu un endroit.

— Au diable ! s'écria James en l'entraînant ; tu n'auras pas grands éclaircissements à me donner sur mon *Campo-Vaccino* ; car tu me fais l'effet d'arriver tout droit de Rome par l'omnibus de Charenton.

Victor ne répondit pas, et, se remettant en marche, laissa le soin de la conversation à son ami. Quelques instants après il était assis devant une table bien servie et entourée d'une dizaine de fous, qui trouvèrent la gaieté au bord de leur verre, au milieu la saillie, au fond la dispute. Bien des questions avaient déjà été agitées, questions graves ou légères ; le déjeuner touchait à sa fin ; l'air pétillait dans les verres, l'ivresse gagnait, lorsque James, renouant la conversation interrompue depuis quelques minutes, dit tout-à-coup :

— Ce matin, en traversant le carrefour Bussy, j'ai vu une affiche ainsi conçue :

« Un portefeuille contenant cent mille francs en billets de banque a été perdu hier au soir dans le trajet de la place de l'Odéon à la rue Dauphine. Cinq mille francs de récompense seront donnés à celui qui le rapportera. » Suivait l'adresse.

Victor tressaillit.

— Cinq mille francs de récompense ! continua James ; ne trouvez-vous pas la plaisanterie bonne ?

— La plaisanterie ! dit un des convives ; pourquoi cela ?

— Pourquoi ? parce que le portefeuille est tombé ou entre les mains d'un honnête homme qui le rendra sans récompense, ou entre les mains d'un fripon qui saura assez les mathématiques pour comprendre que le tout est plus grand que la partie.

— C'est juste, dirent en même temps quatre ou cinq voix. Buvons !... A ta santé, James !

Les verres se choquèrent, se vidèrent, et se remplirent de nouveau.

Victor seul n'avait pas vidé le sien.

— Un fripon, un fripon ! vous êtes bien tranchants, mes maîtres ! reprit le jeune homme qui faisait face à Victor. Eh bien ! moi, je ne crains pas de l'avouer, dussé-je encourir votre anathème, si Dieu ou le hasard (ce dont ils se garderont bien l'un et l'autre) m'instituait par droit d'aubaine possesseur d'une pareille fortune, je la tiendrais pour bien acquise et j'en userais.

— Et ce serait un grand malheur ! murmura Victor comme se parlant à lui-même. Oui, un grand malheur ; car la vie, que vous portez si légèrement aujourd'hui, vous deviendrait pesante ; car toutes les joies que vous espéreriez vous procurer avec cet or seraient empoisonnées.

Le jeune homme le regarda.

— Pardieu ! s'écria-t-il, à vous entendre on dirait un naufragé parlant de la tempête. Auriez-vous passé par cette épreuve ?... Pauvre martyr ! voyez comme il a souffert... comme son front est pâle...

— Monsieur !... cria Victor hors de lui.

Le jeune homme éclata de rire.

— Vous êtes un insolent !..

— Qu'est-ce à dire ?

— Un misérable !..

Un soufflet l'empêcha d'en dire davantage. Un moment il sembla terrassé ; un grand silence avait succédé au tumulte.

Il se leva lentement, fit un effort pour parler, et dit d'une voix sourde :

— L'un de nous mourra, monsieur.

Nul ne s'interposa ; les témoins furent choisis, et deux heures ne s'étaient pas écoulées que les deux champions se trouvaient, l'épée nue, vis-à-vis l'un de l'autre.

Le combat fut court. Victor tomba presque aussitôt. Des médecins furent appelés, firent un premier pansement, et déclarèrent la blessure mortelle. Le blessé sourit amèrement, demanda ce qu'il fallait pour écrire, et d'une main défaillante il traça ces deux lignes :

A monsieur Eugène Gérard.

« Viens vite, si tu veux embrasser ton frère.

« VICTOR. »

Le médecin sortait de la chambre du malade après un second pansement, quand Eugène entra. Sa figure amaigrie trahissait une souffrance profonde mais courageusement supportée, et ses vêtements, polis par un long usage, révélaient les soins que leur avait prodigués une honte fière.

— Mon frère ! s'écria Eugène en s'élançant vers Victor et l'embrassant avec effusion... Mais qu'as-tu ? mon Dieu ! que tu es pâle !..

—Ah du sang ! dit-il d'une voix effrayée en étendant ses mains frémissantes vers la poitrine du blessé.

—Oui, une blessure...

—Mais pas dangereuse ?...

—Peut-être... du courage, frère !... Cette blessure en guérira une autre plus douloureuse...

—Laquelle ?

—Celle qui saigne depuis bien long-temps, toujours fraîche, là ! répondit Victor en posant la main sur son cœur.

—Que veux-tu dire ?... parle, parle donc !

—Oui, je vais parler. Mais auparavant regarde-moi, frère... Ces habits...

—Annoncez la misère, n'est-ce pas ? Oui, la misère qui ride le front, mais ne le ternit pas, Dieu merci.

—Et je l'ignorais ! quand j'aurais pu... Il s'arrêta.

—Mon malheur a commencé, Victor, le jour de ton départ précipité, et depuis il n'a point cessé... Pourquoi n'ai-je pas été seul à le supporter ? D'autres en ont eu leur part, et ceux là étaient toute ma vie avec toi ! Un vieillard que j'aimais comme un père, et qui me nommait son fils ; une fille faible et pure qui m'appelait son frère, et qui devait me donner un jour un nom plus doux.

—Mon oncle et Marie !

—Oui, les épreuves ont été cruelles ; mais elles ont été mêlées des joies saintes que donnent le contentement du cœur, la résignation et l'espérance. Aucun de nous n'a été seul quand il a pleuré.

—Mais mon oncle était caissier de la maison Lefort ; sa place lui assurait de l'aïssance.

—Il l'a perdue.

—Pourquoi cela ?

—Je vais tout te raconter... Mais j'ai peur de te fatiguer. Tu ne souffres pas, au-moins, dis ? Ce ne sera rien, n'est-ce pas ?

—Rien, répondit Victor d'une voix remplie d'une tristesse et d'une ironie si délicates, qu'Eugène ne les saisit pas.

—Eh bien, dit-il après s'être assis plus près de son frère, donne-moi ta main ; je parlerai mieux ainsi.

Un soir, il y a de ça treize mois, —j'ai assez souffert pour ne pas oublier cette date, —c'était l'hiver... il y avait un demi-pied de neige dans les rues ; j'étais assis au coin du foyer, près de Marie qui brodait, et je lui faisais la lecture, lorsque mon oncle entra. Il alla droit à son secrétaire, l'ouvrit, fouilla dans sa poche, pâlit et jeta un cri.

—Que lui était-il donc arrivé, mon Dieu ?

—Chargé, par la maison de commerce où il était employé, de toucher une somme considérable chez un riche seigneur italien, il avait...

Été volé... ?

—Non ; il avait perdu le portefeuille contenant cette somme.

—Perdu ?...

—Oui, frère ; mais calme-toi...

—Et ce portefeuille contenait soixante-quinze mille francs ?

—En effet ! s'écria Eugène d'une voix effrayée et en reculant.

—Ce portefeuille... fut perdu... dans la rue Traversière Saint-Honoré ?

—Oui, dit encore Eugène ; mais d'où sais-tu ?...

—C'est moi qui l'ai trouvé...

—Toi ?

—Oui, moi, Victor Gérard, qui l'ai trouvé...

—Et qu'en as-tu fait ?

—Je l'ai gardé.

—Ah ! malheureux !...

—Oui, malheureux, bien malheureux ; car cette fortune que j'avais volée pour que ma vie fût douce, je n'ai pu en jouir, et elle cause ma mort. Oh ! insensé qui cherchas le bonheur dans les folies achetées à prix d'or, au prix d'un or honteusement acquis, honteusement semé sur la route du plaisir !... Que n'ai-je plutôt subi, comme toi, mon frère, un de ces nobles martyres qui sont suivis d'une vie nouvelle pleine de jeunesse et de force ! — Ecoute, Eugène, il me reste une partie de cet or... quarante mille francs... Qu'ils soient à toi qui as tant souffert... à mon oncle...

—Oublies-tu qu'ils ne t'appartiennent pas ?...

—Ah ! tu as raison... Je veux écrire alors. Donne-moi ce papier, cette plume.

Eugène les lui donna, et il écrivit.

A monsieur Lefort.

“ Sur mon lit de mort, je vous demande votre pardon. Ce portefeuille perdu, il y a un an, par un noble et malheureux vieillard, ce portefeuille, c'est moi qui l'ai trouvé. — Des soixante-quinze mille francs qu'il renfermait, quarante seulement n'ont point été dissipés ; ils seront remis en vos mains par M. Eugène Gérard. Grâce, grâce, monsieur !... ”

VICTOR.

Victor, ayant plié la lettre, prit sous son oreiller un portefeuille qu'il remit à son frère. Celui-ci se jeta dans ses bras.

En ce moment le médecin entra.

—Monsieur, dit Eugène en s'avançant vers lui, le blessé est mon frère. Sauvez-le... je vous en conjure !

—Je le sauverai, répondit le médecin, obéissant autant à la voix de sa pitié qu'à un signe furtif de Victor.

Eugène revint vers le blessé.

—Tu le vois, dit-il, nous guérirons les deux blessures... A bientôt.

Il sortit précipitamment.

Le lendemain, vers dix heures du matin, il entra plein de joie dans la chambre du malade.

—Guéris-toi vite, s'écria-t-il, et notre bonheur sera complet !... Ah ! mon Dieu ! que tu es pâle !... tes yeux se ferment...

—C'est le sommeil, dit Victor avec un sourire plein de calme... Mais parle-moï de ton bonheur.

—M. Lefort a lu ta lettre et t'a pardonné. Mais ce n'est pas tout : il est allé voir mon oncle, il a été touché de sa position... Mon oncle reprend demain sa place dans ses bureaux.

—Béni soit Dieu ! murmura Victor, dont les yeux étaient fermés... Parle encore, frère...

—Et moi, — conçois-tu mon bonheur quand tu seras rétabli ? — Je n'ai plus rien à désirer. M. Lefort a su que ma position dans la maison où je travaille dépendait d'une certaine somme, et ces quarante mille francs...

— Il te les a donnés... prêts ?..

— Oui, et je puis maintenant épouser Marie...
Oh ! si tu savais quelle est ma joie !... Reviens vite à la santé ! Tu as eu le repentir ; c'est le frère du repos, le précurseur de tous les sentiments doux et généreux.

Victor serra fortement la main d'Eugène, se souleva douloureusement, poussa un long soupir, et retomba sur son lit en murmurant :

— Adieu, frère, Dieu est juste,
Il n'était plus.



FEMMES POETES.

MARIE DE FRANCE, POÈTE ANGLO-NORMAND.

On présume que c'est vers le milieu du treizième siècle que florissait Marie de France, poète anglo-normand, la première femme dont il nous soit parvenu des poésies en langue romaine. On ne peut que former des conjectures sur les événements de sa vie, d'après quelques rares passages de ses œuvres où, contre l'usage de ses contemporains, elle fait à peine mention d'elle. Son surnom indique assez clairement qu'elle était née en France : on pense que c'était en Normandie, d'où plus tard elle passa en Angleterre, et que ce fut dans ce dernier pays qu'elle composa ses lais et ses fables. Outre la langue dans laquelle elle écrivit, elle savait le latin, l'anglais et le bas-breton ; et lorsqu'elle est embarrassée ou par le choix d'une expression, ou par la quantité, elle se sert de mots anglais pour compléter soit son idée, soit la mesure du vers. Elle dédia à un roi que l'on croit être Henri II, roi d'Angleterre, ses *Lais*, qui forment un total d'environ six mille vers, et dont la plupart des sujets ont été empruntés aux traditions bretonnes. Denys Pylramus, son contemporain, fait un grand éloge de Marie de France en plusieurs endroits de sa Vie de saint Edmond. Voici un de ses passages :

Kar mult' Payment, si l'unt mult' cher,
Cunte, barun et chevaler,
Et si en ayment mult' l'escrit.

Ses œuvres ont été publiées en 1832, en 2 vol. in-8°, par M. de Roquefort ; les lais seuls ont une traduction en regard. Pour donner une idée du talent de Marie, nous joignons ici la traduction de quelques unes de ses fables. Nous avons eu soin de choisir celles qui ne se retrouvaient dans aucun des fabulistes anciens ou modernes. On ne peut faire un plus grand éloge de Marie de France qu'en citant l'opinion de quelques savants qui présumant que La Fontaine avait eu connaissance de ses poésies.

D'UN CHEVAL QUI S'ESTROPIA DANS UN PRÉ.

Un cheval vit l'herbe fleurie d'un pré sans apercevoir la haie qui le défendait, et quand il s'élança pour y entrer il se blessa grièvement.

Morale. Ainsi, vous le savez, agissent la plupart des hommes. Avant tout ils veulent satisfaire leurs desirs, et ne savent pas prévoir la fin dure et cruelle qui les attend.

L'HOMME RICHE.

Un homme riche voulut un jour se rendre dans un autre pays, et pria Dieu de l'y conduire sain et sauf. Mais à peine arrivé, il lui prit fantaisie de s'en retourner, et il demanda au ciel de le préserver

des dangers du voyage. Quand il fut embarqué et qu'il se vit en pleine mer, il conjura encore une fois le ciel de le mener à terre, ne requérant de lui que cette seule chose ; mais plus il priait, plus sa nef s'éloignait du rivage. Lorsqu'il vit que sa prière n'était pas écoutée et qu'il ne pouvait arriver à terre, alors il se résigna, et bientôt après aborda dans le port.

Morale. Le sage doit avec raison prier le Dieu tout-puissant de faire de lui sa volonté, et il peut lui en advenir grand bien ; car Dieu sait mieux ce qu'il lui faut que son cœur, qui sans cesse change et varie.

L'ARPENTEUR.

On raconte qu'un arpenteur, qui mesurait un jour un champ, se prit à maudire durement sa perche ; car, disait-il, il ne pouvait mesurer droit par aucun moyen. La perche lui répondit : Laisse-moi en repos ! tu as beau t'emporter, on sait bien que je ne fais rien par moi-même. Mais tu es plein de mauvaise foi, et tu rejettes sur moi ta maladresse.

Morale. Ainsi font les gens pervers, quand leur méchanceté est découverte. Ils veulent accuser les autres, et rejeter leurs fautes sur eux.

LE COQ ET LE RENARD.

On raconte qu'un coq était à s'ébattre sur un fumier. Près de lui vint un renard qui l'engeôla de douces paroles. Sire, dit-il, que vous êtes gentil ! jamais ne vis plus bel oiseau. Tu as surtout une voix sonore ; jamais oiseau ne chanta mieux, si ce n'est ton père, que je connus bien autrefois. Il est vrai qu'il fermait les yeux en chantant.—Oh ! ainsi puis-je faire, dit le coq qui bat des ailes et ferme les yeux pour rendre son chant plus mélodieux. A l'instant le renard s'élança, le saisit, et va droit vers la forêt. Il passe par un champ où chiens et bergers se mettent à sa poursuite ; malheur à lui s'il les laisse approcher !—Va, dit le coq, crie leur : Ce coq est à moi, vous n'en aurez rien. Le renard veut parler en toute hâte ; mais il lâche le coq, qui s'envole sur le haut d'un arbre. Le renard stupéfait et confus s'arrêta, se tenant pour joué et mystifié d'avoir été ainsi engeigné par le coq. Aussi, plein de colère et de rage, il s'écria :—Maudite soit la bouche qui parle quand elle devrait se taire !—Maudit soit, répondit le coq, l'œil qui se ferme quand il devrait veiller !

Morale. Ainsi, Seigneur, voit-on agir les fous et la plupart des hommes. Ils parlent quand ils devraient se taire, et se taisent quand ils devraient parler.



CONFIANCE EXAGÉRÉE DES MUSULMANS EN DIEU.

Un célèbre saint musulman, Shah el-Karmani, avait une très belle fille que le sultan lui demanda en mariage. Le saint homme demanda trois jours pour méditer sa réponse, et il employa ce temps à visiter les mosquées, dans l'une desquelles il vit un jeune homme priant avec une modeste ferveur. Ayant attendu qu'il eût fini, il l'aborda en lui disant : " Mon fils, as-tu une femme ? " Et comme il lui fut répondu que non, il ajouta : " Je connais une fille qui a de la vertu, de la piété, qui sait par cœur tout le Coran, et qui, de plus, est renommée pour sa beauté : veux-tu qu'on te la donne ?—Hélas ! dit le jeune homme, qui con-

sentira jamais à me donner pour épouse une femme telle que celle dont vous venez de parler, à moi qui ne possède pas plus de trois dirhems ?—Je te la ferai épouser, répondit le saint. C'est ma fille, et je suis Shah, fils de Shujaa el-Karmani. Donne-moi tes trois dirhems ; j'achèterai pour un dirhem de pain, pour un dirhem de mets choisis, et pour un dirhem de parfum." Les formalités qui précèdent le mariage furent remplies. Mais lorsque la fiancée vint dans la pauvre demeure du jeune homme, elle vit un morceau de pain sur un petit pot de terre ; sur quoi elle reprit son voile et se prépara à sortir. Son mari s'écria : " Je vois bien que la fille de Shah el-Karmani méprise ma pauvreté.—Ce n'est point par crainte de la pauvreté que je me retire, dit-elle, mais parce que ta foi est si faible que tu gardes en réserve un morceau de pain pour le lendemain. "

LA PIPE,

CONTÉ, PAR FEFTEL.

—Dieu vous garde, mon vieux ! La pipe est-elle bonne ? voyons... Ah ! un pot de fleurs en terre rouge, avec un cercle d'or. Combien en voudriez-vous ?

—Oh ! monsieur, je ne puis me défaire de cette pipe. Elle vient d'un brave homme qui, Dieu le sait, l'a gagnée sur un bassa à Belgrade.

Là, monsieur, il y eut un riche butin ; là, Vive le prince Eugène ! on vit nos gens faucher comme de l'herbe les troupes des Turcs.

—A une autre fois vos prouesses... Allons, mon vieux, soyez raisonnable, et prenez ces doubles ducats pour votre pipe.

—Je ne suis qu'un pauvre diable, monsieur, et je n'ai que ma pension pour vivre ; cette pipe, je ne la donnerais pas pour tout l'or du monde.

Ecoutez seulement. Nous autres hussards, nous chassons un jour l'ennemi de grand cœur, quand notre capitaine reçut dans la poitrine une balle d'un chien de janissaire.

Je le pris alors rapidement sur mon cheval, il aurait fait de même pour moi ; et après l'avoir tiré de la mêlée, je le conduisis doucement chez un gentilhomme.

Je le soignai bien. Avant de mourir il me donna tout son argent et cette pipe, puis me serra la main, et fut encore un héros à son dernier soupir.

L'argent, pensai-je, doit appartenir à l'hôtel qui a été pillé deux fois. Et je ne gardai que la pipe, comme souvenir.

Je l'ai emportée comme une relique dans toutes mes campagnes, et, vainqueur ou vaincu, je l'avais toujours dans ma botte.

Devant Prague, dans une escarmouche, une balle me fracassa la jambe. Je tâtai d'abord ma pipe ; ma jambe vint après.

—Vous m'avez ému jusqu'aux larmes, mon vieux. Oh ! dites-moi le nom de cet homme, afin que mon cœur puisse aussi le vénérer et lui porter envie.

—On ne l'appelait que le brave Walter, et son bien est là-bas sur le Rhin.—O mon cher vieux ! ce Walter était mon aïeul, et ce bien est à moi.

Venez, ami, venez vivre avec moi. Oubliez

votre souffrance. Venez boire avec moi du vin de Walter et manger de son pain.

—Vrai?... oh ! monsieur, vous êtes son digne héritier. Je serai chez vous dès demain, et après ma mort vous aurez pour récompense la pipe turque.

RÉFLEXIONS ET PENSÉES.

LECTURES EN FAMILLE.—On ne songe pas assez à l'influence que peuvent avoir les lectures de famille bien suivies et bien dirigées. Outre qu'elles créent des habitudes d'intérieur, en réunissant à certaines heures fixes ceux qui habitent sous le même toit, elles agissent sur eux tous en même temps, et, en augmentant le nombre de leurs points de contact, resserrent nécessairement les liens de parenté. A la longue, la communauté d'instruction et d'émotions qui résulte de ces lectures appareille les esprits et les cœurs. On vit dans une même atmosphère de pensées et l'on se comprend réciproquement, parce que l'on a puisé aux mêmes sources ses doctrines. De même qu'au physique l'hygiène et les habitudes d'une famille finissent par influer sur tous ses membres et leur donnent des besoins pareils de nourriture, de vêtements et d'habitation ; de même la communauté d'un régime moral doit leur infiltrer des doctrines et des affections semblables. Faire nos lectures en famille, c'est habituer nos esprits à prendre leurs repas en commun.

Les plaisirs, s'ils ne sont innocents, durent moins que les remords qui les accompagne.

L'intempérance détruit la fortune, la santé, la vertu : elle flétrit la fleur de la délicatesse, elle empoisonne la félicité domestique ; elle dégrade la raison.—(Morale)

Ce serait vouloir compter les flots de la mer qu'analyser les combinaisons du sort et du caractère.—*Mme. de Staël.* Il y a des esprits marchands qui méprisent tout ce qui n'a pas l'intérêt pour but.—*Mme. du Defant.*

L'éducation doit tendre à empêcher que l'amour de soi n'étouffe l'amour de son semblable.—*Mme. de Graßigny.*

Pourquoi s'inquiéter avant que le malheur soit certain ?—Je ne dis point que tel malheur n'aurait de quoi m'émouvoir ; mais au moins je ne veux rien craindre, parce que la crainte est une charge de plus que nous ajoutons au malheur.—*Auguste Lafontaine.*

FAITS DIVERS.

ACCIDENTS.—Nous apprenons que les pluies de la semaine dernière ont, comme nous en avons exprimé la crainte, causé en plusieurs endroits des accidents plus ou moins graves. Entre autres accidents, le Pont de péage de la Rivière St. Thomas, côté nord, appartenant à Mlle Tod, a été emporté par les glaces entraînées par le gonflement de la rivière. Il n'était pas arrivé depuis 35 ans que la rivière eut débâclé en hiver.

A St. Anselme, l'eau est montée dans les moulins à scies. La solidité des bâtiments les a mis en état de résister, mais ils sont restés complètement remplis de glace.—*Canadien.*

—On lit dans le *Standard*, du 31 octobre : "Hier matin on a pêché dans la Tamise une anguille monstre" qui n'a pas moins de 15 pieds de longueur.

On a eu beaucoup de peine à l'amener à terre, et quand elle y a été déposée, elle faisait voler le sable du rivage à une assez grande distance en agitant sa queue. Un grand nombre de curieux se sont portés sur le bord de la rivière pour l'examiner. Elle a été vendue à un amateur 32 schellins (40 f.); son poids s'éleva à 32 kilogrammes." Le *Standard* termine sa description, en se demandant si cette anguille ne serait pas de la race du grand serpent de mer qu'on a cru apercevoir tant de fois sur la côte d'Amérique.—*Id.*

—Dans la nuit de jeudi, le 17 de décembre, des brigands se sont introduits dans la sacristie de l'église de Ste. Genievève, île de Montréal, et après avoir brisé une serrure et deux cadenas, ils ont traîné le coffre-fort de la fabrique dans le cimetière, à quelques pas de la sacristie; et, en ayant enfoncé un des côtés, ils ont tiré une douzaine de mille francs et auraient fini par le vider entièrement, s'ils n'eussent pas été alarmés probablement par une voiture qui amenait le docteur chez lui. Le coffre fut retrouvé le lendemain à moitié vide et les marguilliers ainsi que les paroissiens n'en remercièrent pas moins la providence d'avoir permis que ces brigands leur laissassent encore une partie des épargnes de si longues années, dans un moment où ils en ont tant de besoin pour rebâtir leur église qui menace ruine.—*Aurore.*

—Les restes du grand Napoléon sont arrivés à Cherbourg, en France, le 30 novembre au matin. Une communication adressée par le Prince de Joinville au Ministre de la Marine, annonce ce fait; mais aucune mesure n'avait encore été prise pour procéder au débarquement des restes du conquérant du monde. A dire vrai, même, les préparatifs qui se poursuivaient à Paris et tout le long de la route, pour lui rendre les honneurs, n'étaient pas encore complétés.—*Vrai Canadien.*

MANGÉ AUX COCHONS.—Il y a peu de pays où l'on mange autant de porcs qu'aux Etats-Unis, mais en revanche il n'en est pas où l'on soit aussi souvent mangé par eux. Marguerite Nevins, de la XVIIe rue de New-York, était très inquisite de n'avoir pas vu son mari rentrer à la maison. Nevins était tonnelier de son état, âgé de 50 ans et père de plusieurs enfans. Sa femme se rendit à son atelier, qu'elle trouva ouvert; elle l'y cherchait vainement, quand elle aperçut son cadavre étendu dans un coin obscur, et à l'entour des cochons qui s'en régalaient. Ils avaient déjà mangé le nez, une oreille, un oeil, une partie des lèvres et des joues. On présume que son mari aura été frappé d'apoplexie.—*Courrier des Etats-Unis.*

—Voici un acte de folie aussi extraordinaire que bizarre et qui pourrait exciter le rire des hôtes même de Bicêtre. Un individu au cerveau fêlé disparut dernièrement de son domicile, situé à Aubigny, et deux jours s'étaient passés sans que l'on pût découvrir encore le lieu de sa retraite, lorsqu'un domestique, qui allait chercher la nourriture, de ses chevaux, fut bien surpris de trouver le simple d'esprit tranquillement assis dans le coin d'un tas de paille, et tenant chaudement entre ses jambes une vingtaine d'œufs de poule qu'il couvait avec la précaution et la gravité qui sied à la gent gallinacée.

Comme on lui en demandait la raison: "C'est, répondit-il avec le plus imperturbable sang froid,

afin d'avoir des Anglais. "Le pauvre fou, qui est un célibataire, désirait ardemment se voir le père de beaux nombreux poussins d'outre-mer, et avait tellement à cœur de leur donner le jour, qu'on eût toutes les peines du monde à l'arracher à son nid et à ses œufs, qu'il prétendait ne vouloir quitter qu'après le temps de sa couvée expiré.—*Id.*

QUÉBEC:

SAMEDI, 16 JANVIER 1841.

Dame critique, qui fait son profit de tout, n'a pas épargné notre modeste publication. Mais comme elle n'a pas encore osé se faire jour jusques sur l'arène ordinaire de la polémique, nous préviendrons peut-être d'inutiles et injustes attaques en indiquant d'une manière sommaire quelle marche nous entendons suivre pour atteindre le but déjà énoncé dans le prospectus de ce journal.

Cette feuille, sans offrir d'ensemble ou de système à proprement parler, devra tendre, si nous ne nous abusons pas, à augmenter les sentimens doux, bienveillans et justes, à occuper les réflexions de nos lecteurs de comparaisons et d'inductions utiles, enfin à faire prédominer chez eux la partie intellectuelle et pensante sur l'instinct physique et matériel. Tel est l'effet inévitable de toute littérature, et plus généralement de toute bonne éducation, de toute civilisation même. Sans affecter de rigorisme, nous tâcherons que nos extraits et nos compositions n'aient pas une tendance contraire.

(POUR LE JOURNAL DES ÉTUDIANS.)

MR. L'ÉDITEUR,

Dans le paragraphe que vous consacrez à l'éloge de la nouvelle association littéraire qui s'est réunie à l'Institut des Artisans, vous nous dites d'excellentes choses, mais vous ne désignez pas les fondateurs de cette Société. Je crois cette omission involontaire de votre part. Cependant, comme ils devront avoir le mérite des bons résultats de leur institution, il n'est que juste de dire quels ils sont. Le public doit être informé que messieurs les commis ont eu les premiers cette bonne idée et que ce sont eux qui l'ont mise à exécution. Mais ce point n'étant pas celui que j'entends discuter, je viens de suite au fait, et je demande pourquoi certains marchands refusent absolument de fermer leurs magasins à bonne heure, et privent ainsi leurs employés du loisir dont ils ont besoin pour s'instruire? Je me borne à dénoncer le fait, et je m'abstiens de toute remarque sur icelui, espérant au reste que l'opinion du public éclairé fera justice d'une conduite aussi peu libérale. Je suis, Mr. l'Éditeur, etc.

UN COMMIS.

[Nous avons inséré la réclamation ci-haut produite principalement à cause du sujet intéressant auquel elle se rattache et dont nous avons nous-même entretenu nos lecteurs. Du reste, nous ne saurions contester à Messieurs les commis tout l'honneur qui doit leur revenir d'une entreprise que nos propres éloges ont accueillie. A l'égard des maîtres difficiles, il ne nous appartient pas de discuter leurs motifs, et nous ne pouvons qu'exhorter à la patience: "Un commis" ainsi que ceux de ses confrères qui se trouvent dans une position analogue.]—*Note de l'Édit.*

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. V. DE LORME,
QUÉBEC, RUE ST. JEAN, NO. 18.

Marchandises Seches.

Le soussigné offre en vente, à son magasin, rue St. Jean, no. 18, à des prix réduits, les marchandises suivantes :—

Draps de diverses couleurs,
 Casimir carreaaté,
 dito rayé,
 Tweeds de différentes qualités,
 Draps de Pilote bleu, } à l'épreuve
 dito dito brun, } de l'eau,
 Couvertes de laine blanche,
 Couvrepieds blancs,
 dito de couleur,
 Merinos Unis,
 dito fleuris,
 Flanelle blanche,
 dito rouge,
 dito jaune,
 dito verte,
 Carisé blanc,
 dito gris,
 Caleçons de flanelle,
 Plad,
 Camelot carreaaté,
 Etoffe carreaaté pour manteaux de
 Dames,
 Châles de laine,
 Gants de laine,
 Bas de laine,
 Velour de soie de couleur,
 dito dito noir,
 dito de coton,
 Patrons de mousseline de laine,
 Mousseline de laine en pièce,
 Gros de Naples de couleur,
 Rubans,
 Mouchoirs de soie, } une variété,
 dito de coton, }
 Coutil de fil,
 Toile à draps, 10 quarts,

Toile fine d'Irlande,
 Toile ouvree,
 Naples de toile ouvree,
 Futaine rayée et carreaaté,
 Guillaume,
 Coton jaune, double largeur,
 dito simple dito,
 dito à tablier,
 dito à chemise,
 dito croisé,
 Une grande variété d'indiennes,
 Indienne à meuble,
 Coton à doubler,
 Stocks de soie et autres pour mes-
 seurs,
 Ouaté,
 Mallemele unie,
 dito carreaaté,
 Laine, &c. &c.

Et une variété d'autres effets con-
 venables à la saison.

J. V. DELORME.

Québec, 16 Janvier 1841.

Le soussigné informe respectueusement le public que son imprimerie renfermant un matériel assez considérable, il peut confectionner les ouvrages suivants, au plus court avis, dans l'une ou l'autre langue :—
 Affiches, grandes et petites ; Livres, Pamphlets et Brochures de tout format et de toute grosseur ; Catalogues, Factures, Circulaires, Cartes pour invitation, aux funérailles, Cartes de visites, Blancs pour les Avocats, et les cours de justice, et pour les études de notaires, etc. etc.

J. V. DELORME.

Québec, 16 Janvier 1841.

À VENDRE à cette imprimerie : Le Livre du Philosophe, ou, L'Art de tirer l'horoscope—opuscule dont le manuscrit autographe a appartenu à Napoléon, suivi d'une nomenclature des fleurs accompagnée de leurs emblèmes, et des signes divers dont est marquée la vie des hommes selon le mois dans lequel ils naissent.— Prix : Douze sous l'exemplaire, et 5s. à la douzaine.
 Aussi la première livraison brochée, d'une série d'histoires amusantes et morales, dédiées à l'enfance, par un instituteur canadien, et dont la suite sera publiée par il y aisons successives.— Prix : Deux sous par exemplaire, et 9s. la douzaine.

Québec, 16 Janvier 1841.

ON demande à cette imprimerie un jeune homme honnête et vigilant pour colporter le journal et autres papiers.

À vendre à cette imprimerie le Calendrier pour

1841.